

*De l'Afrique à l'Asie du Sud-Est***Jean Bouchaud****membre de l'Institut, peintre officiel de la Marine**

par Elisabeth Cazenave

Explorateur né¹, d'une curiosité sans cesse en éveil, le peintre Jean Bouchaud, après son séjour à la Villa Abd-el-Tif en 1920, et l'obtention du Grand Prix artistique de l'Algérie se voit une nouvelle fois récompensé par les prix du Gouvernement de l'Indochine en 1924.

Le 26 septembre 1924, Jean Bouchaud s'embarque à Marseille pour vingt-quatre jours de navigation, avec escales à Port-Saïd, Djibouti, Colombo et Singapour. À son arrivée à Saigon, il remise définitivement dans sa cantine le smoking blanc de rigueur à bord.

Un voyage de sept mois (1924-1925)

L'artiste entreprend une expédition à pied qui le conduit de Vientiane à Luang-Prabang, descend le Mékong en radeau, s'aventure en Cochinchine, en Annam, au Cambodge, au Tonkin et en Chine (Yunnan).

Les conditions de son voyage sont connues par la correspondance qu'il adresse à sa femme et ses amis. Après cinq jours passés à Saigon, il remonte le Mékong en bateau jusqu'à Phnom Penh et Siem Reap, près d'Angkor au Cambodge. Le 31 octobre, il se plaint ainsi du climat *très malsain*, de ne pas être toujours en état de travailler, faute de santé ou de moral, « *car quand on s'arrête seulement cinq minutes pour faire un croquis, on commence à éprouver un petit malaise* ». Deux jours plus tôt, il a livré, peu après son arrivée au Cambodge, ses premières impressions sur l'apparence physique des populations rencontrées : « *Les Cambodgiens sont laids (...). Les femmes ont des cheveux rasés et sont en pantalon, les hommes ont des grands cheveux et des jupes. Les hommes ont des têtes fines et distinguées, les femmes ont des têtes de brutes et très laides.* » Son regard est celui d'un fin observateur et d'un esthète, il n'est pas conditionné par des a priori racistes. D'ailleurs, les coloniaux ne recueillent pas davantage son indulgence : « *Hanoï (...), sale ville de fonctionnaires, poseurs et arrogants, (...) comme Saigon et ici* » (Phnom Penh). Et le 31 octobre : « *Des cabanes en bambou abritent de pauvres gens qui pourtant doivent avoir l'âge d'or et doivent ne rien comprendre aux messieurs vêtus de blanc et qui portent casque blanc et roulent comme des fous.* »

Au Palais royal de Phnom Penh et aux temples d'Angkor où il se rend en voiture, il est à la fois impressionné et déçu par les richesses de la civilisation khmère : « *Il y a des sculptures partout, on en est écauré* » et « *Tout est comme à Fez : noir ; je m'attendais à trouver cela rouge* ». Plus que les monuments ou les paysages, si souvent traités par ses prédécesseurs, en particulier Paul Jouve (1880-1973), lui aussi boursier Abd-el-Tif et lauréat du Prix de l'Indochine, ce sont les scènes de la vie quotidienne au bord de la rivière de Siem Reap ou du Mékong qui retiennent son attention. De retour à Saigon le 9 novembre, il passe en Annam et visite la ville de Dalat où il assiste au labeur des femmes portant les matériaux nécessaires à la construction d'une maison. Puis il suit les migrations des Moïs sur les hauts plateaux et s'enfoncé, de ce fait, dans des régions reculées où l'administration française est absente : « *La brousse est inexplorée et insoumise. Pas de route pour y aller : danger. La carte laisse cela en blanc* » (17 novembre). Remontant vers le nord, Jean

*L'Indochine française au début du XX^e siècle*

¹ Cet article vient compléter celui de notre précédent *Bulletin*, surtout consacré à l'œuvre africaine de l'artiste : E. Cazenave, "Jean Bouchaud (1891-1977) peintre voyageur", *Bulletin n°41*, Images & Mémoires, 2014, p.17-22.

Bouchaud s'embarque à Tourane pour traverser le Golfe du Tonkin jusqu'au port d'Haiphong où il arrive le 7 décembre.

Il y représente les populations locales dans des scènes de la vie de tous les jours sur le rivage ou à bord des sampans. Fait significatif, la baie d'Along, l'un des sites favoris des peintres français en Indochine depuis Gaston Roulet, ne semble que peu l'inspirer : les grands rochers pittoresques n'apparaissent que vus à distance, très au-delà des bateaux ou des constructions sur pilotis qui occupent le premier plan. Jean Bouchaud a pourtant été séduit par le site. Ainsi qu'on le devine, il ne s'attarde pas à Hanoï et prend le train pour se rendre dans le Haut-Tonkin, à Cao-Bang où il s'intéresse au marché local (17 au 19 décembre). Par Langson, il revient à Hanoï pour Noël avant de passer au Laos début janvier. Dans ce pays difficile d'accès et resté à l'écart de la civilisation industrielle, il est ébloui par ce qu'il lui est donné de rencontrer. Il en a été de même, un an plus tôt, pour son ancien camarade d'Abd-el-Tif, Jean Launois. Jean Bouchaud a suivi grosso modo le même itinéraire que ce dernier, mais en sens inverse. Les populations isolées et primitives de la région de Luang Prabang rappellent à Jean Launois les tableaux réalisés par Gauguin à Tahiti. Ce sentiment est peut-être partagé par Jean Bouchaud, car l'influence de Gauguin est manifeste dans une peinture exécutée après le voyage, les *Laveuses laotiennes*.

Au Laos notre artiste se lie avec un diplomate français, inspecteur des affaires politiques en poste dans le pays, Jean-Jacques Dauplay, un passionné de chasse qui l'entraîne dans des expéditions à travers la jungle. Ensemble, ils parcourent près de trois cents kilomètres à pied et à cheval, pour se rendre de Vientiane à Luang Prabang, accompagnés d'une dizaine de porteurs, dont certains armés, et précédés d'un chien par mesure de précaution contre les attaques de tigres. Le retour se fait en radeau sur le Mékong. Au Laos, Jean Bouchaud est comme Jean Launois fasciné par les Khas, une population aux mœurs primitives ; « *la vie lui semble n'être qu'une quête permanente de la beauté, où les arts se mêlent intimement aux activités de tous les jours* ». Le peintre en tirera longtemps plus tard, en 1943, le sujet d'un carton de tapisserie commandé par l'État et d'un tableau qui lui vaudra la médaille d'honneur au Salon des Artistes français, *Une Cour d'amour au Laos*.

Après Vientiane, Jean Bouchaud continue à descendre le Mékong pour ensuite rejoindre le 22 mars, en Annam, la capitale des empereurs Nguyen, Hué, où coule la rivière des Parfums. Une semaine plus tard, il passe à Hanoï avant de gagner la Chine, direction Yunnan Fu dans la province méridionale de Yunnan. Pour y accéder il doit, sur le dos d'un cheval nain, franchir les hauteurs du mont Pulaopi en longeant de nombreux précipices. En Chine, où il séjourne près de trois semaines, il réalise à l'aquarelle des paysages et des portraits ; l'un des plus remarquables, exécuté dans la salle d'attente de l'hôpital de Yunnan Fou, représente deux femmes d'âge différent appartenant à l'ethnie Lolo. À la suite de ces huit mois et demi passés loin de la métropole, Jean Bouchaud a rédigé des *Notes de voyage* pouvant aider en 1924-1925 le boursier de la Société coloniale allant en Indochine.

À la fin de ces quelques pages, riches en renseignements pratiques de tous ordres, il indique à propos de cette ville chinoise qu'il a visitée : « *Rien en Indochine ne réunit un ensemble aussi complet au point de vue artistique que Yun Nan Fou, villas, jardins de fleurs, pagodes, variété de costumes et de couleurs ; y séjourner le plus longtemps possible.* » Le 25 avril 1925, il est de retour à Hanoï et, après un nouvel arrêt à Haiphong, s'embarque le 18 mai à Saigon pour arriver à Marseille le 9 juin.

Une œuvre centrée sur les hommes

Jean Bouchaud rapporte dans ses bagages une belle moisson de dessins et d'aquarelles qui, pendant de longues années, lui fourniront un inépuisable répertoire de sujets ; près d'un quart de siècle après son voyage, il expose ainsi en 1949 au Salon des Artistes français, *Sur les quais de Phnom Penh, Cambodge*. Au Tonkin, notre artiste a capté l'attention du fils d'un haut dignitaire local, le jeune Mai Trung Thu (1906-1980) qui deviendra un peintre vietnamien réputé. À Paris, celui-ci lui affirmera plus tard lui devoir beaucoup.

Jean Bouchaud a rarement représenté, au cours de son voyage, les sites pittoresques et les monuments prestigieux, même si dans ses *Notes* il en recommande la visite : ruines d'Angkor, palais royal de Phnom Penh, grottes de la baie d'Along, tombeaux des empereurs de Hué, pagodes de Luang Prabang, etc. De même, il ignore les scènes trop souvent ressassées par d'autres artistes, comme les représentations de danseuses cambodgiennes, par exemple. Il privilégie, au contraire, les scènes de la vie quotidienne des gens de condition modeste, souvent en extérieur, au bord du fleuve notamment. Il s'intéresse, en premier lieu, aux ethnies minoritaires qui ont conservé leurs costumes traditionnels et leurs particularismes. La femme, qu'elle soit au repos ou en train de travailler, reste sans conteste son sujet favori. Par tous ces caractères, Jean Bouchaud est particulièrement représentatif du nouveau regard porté par les peintres français sur l'Indochine, à compter des



Ci-dessus : *Laveuses laotiennes au bord du Mékong, 1929.*

in J-M. MICHAUD, *Jean Bouchaud, Peintre Voyageur (Bretagne, Afrique, Asie)*, Morbihan, Musée du Faouët, 2005, 45 p., ill. en coul.

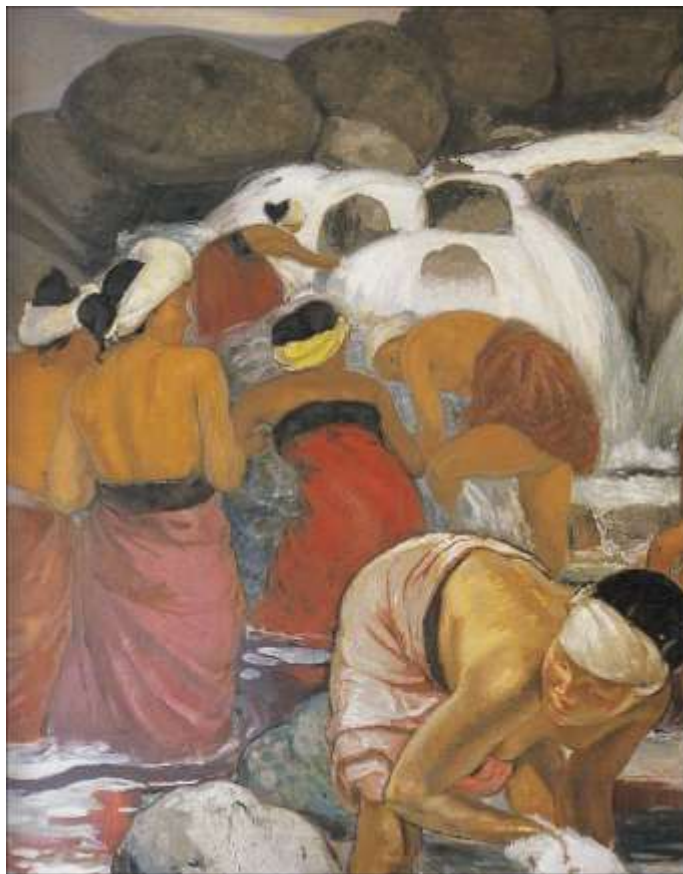


Ci-contre : *Les Sampans - Indochine*

in J-M MICHAUD, *Jean Bouchaud, Peintre Voyageur...*, op.cité.



La Chinoise au chrysanthème



Femmes dans le torrent sur le Mékong

années vingt. Il se singularise cependant par quelques traits qui, chez lui, paraissent des constantes : la rigueur de sa démarche ethnographique et la douceur, la sérénité, qui imprègnent sa vision. Cette dernière spécificité est encore accrue dans le cas des œuvres élaborées à l'atelier, à l'issue du voyage, que l'on songe à un portrait d'un haut degré de raffinement comme *La Chinoise au chrysanthème*, ou à un sujet difficile comme la grande toile de *Deux Tonkinoises ou fumeuses d'opium*.

Deux expositions en 1926 et 1927, à Nantes, consacrent ses œuvres d'Indochine à la galerie Georges Petit. Il reçoit la médaille d'or du Salon des Artistes français.

Comme le remarque Nadine André-Pallois, Jean Bouchaud s'efforce souvent de rendre, par une harmonie légèrement éteinte à dominante de verts et d'ocres relevés de rouges, de roses et de blanc, la luminosité si particulière à l'Indochine, qu'il juge voilée par l'humidité. Rien de comparable, donc, avec la lumière chaude et éclatante baignant l'Afrique du Nord, particulièrement frappante dans les vues de la Villa Abd-el-Tif.

Bibliographie

Catalogue : Jean-Marc MICHAUD, *Jean Bouchaud, Peintre Voyageur (Bretagne, Afrique, Asie)*, Morbihan, Musée du Faouët, 2005, 45 p., ill. en couleurs.

Catalogue : *Jean Bouchaud : Paquebots et Escales*, Exposition Jean Bouchaud, Peintre Voyageur (Bretagne, Afrique, Asie), Morbihan, Musée du Faouët, 2005, 40 p., ill en couleurs.

Catalogue : Commandement de la Marine à Nantes (28 juin-15 juillet 2007), Jean-Marc MICHAUD : *Carnets de voyages d'un Nantais, peintre de la Marine, Jean Bouchaud*.

Nadine ANDRÉ-PALLOIS, *L'Indochine : un lieu d'échange culturel ? Les peintres français et indochinois (fin XIX-XXe siècle)*, Paris, Presse de l'école française d'Extrême-Orient, 1997.»

Élisabeth CAZENAVE, *La Villa Abd-el-Tif, un demi-siècle de vie artistique en Algérie, 1907-1962*, Association Les Abd-el-Tif, Paris, 1998.



Aquarelles reprises par les Messageries Maritimes

Ci-dessus : *Le port de Saïgon*, Calendrier des Messageries Maritimes, 1933, Aquarelle, Cochinchine, 1924.

Ci-contre : *Le pont Khan-Hoi*, Menu des Messageries Maritimes, 1937, Aquarelle, Cochinchine, 1924.

in *Jean Bouchaud : Paquebots et Escales*, Exposition Jean Bouchaud, Peintre Voyageur (Bretagne, Afrique, Asie), Morbihan, Musée du Faouët, 2005, 40 p., ill en coul.

